

Substrat algérien dans *N'zid* de Malika Mokeddem

(El substrato argelino en la obra *N'zid* de Malika Mokeddem)

(Algerian Substratum in *N'zid* of Malika Mokeddem)

Rabia Redouane

Montclair State University, Department of French, German & Russian, Upper Montclair, NY 07043,
U.S.A. Tél. : 1 973 6557421, Fax : 1 973 6557909, Courriel : redouaner@mail.montclair.edu

BIBLID [1132-3310 (2003) 12, 149-163]

Résumé

L'usage de la langue arabe dans la production romanesque de l'écrivaine algérienne Malika Mokeddem revêt une signification symbolique tant sur le plan de la forme que sur celui du contenu. Cette étude tente de montrer que le recours à un substrat algérien dans son sixième roman *N'zid* est une expression manifeste pour revendiquer ou s'approprier le "Moi" arabe en vue d'afficher son attachement à sa propre source culturelle et nationale.

Mots-clés : Langue arabe. Identité. Culture nationale. Mémoire. Errance.

Resumen

El uso del árabe en la producción novelística de la escritora argelina, Malika Mokeddem, asume un valor simbólico tanto en el título como en el texto. Este estudio se propone demostrar que el uso del substrato argelino en la sexta novela de Mokeddem *N'zid* tiene como fin apropiarse del "Yo" árabe para mostrar la devoción y el apego de la autora a sus raíces nacionales y culturales.

Palabras clave : Lengua árabe. Identidad. Cultura nacional. Memoria. Vida errante.

Abstract

The use of Arabic language in the novelistic production of the Algerian writer Malika Mokeddem takes on a symbolic meaning both in the title and in the text. This study attempts to demonstrate that the affiliation to the Algerian substratum in Mokeddem's sixth novel *N'zid* is an obvious expression that serves as a claim or an appropriation of the Arabic "I" in order to show her attachment and devotion to her own cultural and national roots.

Keywords : Arabic language. Identity. National culture. Memory. Wandering.

Introduction

Une constatation s'impose à quiconque observe l'évolution de la production romanesque de l'écrivaine algérienne Malika Mokeddem. Par rapport à ses œuvres précédentes, *N'zid*, son sixième roman, concrétise sa volonté de changement et d'innovation dans sa pratique d'écriture. En effet, ce terme arabe qui veut dire

“continue” ou “naître” occupe, dans cet écrit, une grande importance : d’abord au niveau titrologique puis au niveau textuel.

Nous tenterons de montrer que l’usage de la langue arabe chez cette écrivaine algérienne d’expression française revêt une signification symbolique tant sur le plan de la forme que sur celui du contenu. Il s’agit d’une expression manifeste pour revendiquer ou s’approprier le “Moi” arabe en vue d’afficher son attachement à sa propre source culturelle et nationale. Chose certaine, l’investissement de sa langue d’écriture française de mots et d’expressions venus du pays natal, conçus non pas comme une entité figée, mais comme un espace de circulation riche de sens, exclut de l’espace textuel toute hégémonie linguistique. Nous tenterons aussi de faire ressortir que l’élément arabe qui s’introduit dans le texte est porteur d’une connotation distinctive et devient constitutif d’un sens lyrique, voire pathétique qui s’opère en lui.

1. Pour une titrologie maghrébine

Au niveau titrologique, la présence de “N’zid” dans un roman écrit en français est une affirmation identitaire de l’écrivaine. Par la domination explicite de ce substrat arabe, elle fait appel à sa culture arabo-musulmane. En fait, l’inscription de ce terme en tant que titre qui saute aux yeux signale une prise de position se rattachant directement à cette volonté de mise en avant de sa différence et de sa singularité. Son mode d’énonciation apparaît comme un geste de démarcation ou comme une quête de distinction par rapport au discours dominant de la doxa dans le milieu littéraire français. Celui-ci a toujours privilégié pour les écrivains venus d’ailleurs le recours dans le choix de la destination de leurs écrits à une certaine appartenance, voire une conformité avec la langue d’écriture. Plus concrètement encore, les titres avancés ou proposés dans les langues autochtones sont fortement déconseillés car ils risquent de susciter le désarroi du lecteur et de provoquer son désintérêt total. C’est dans ce sens que l’acceptation des éditions Le Seuil de placer sur la couverture d’un roman écrit en français un titre à connotation arabe annonce non seulement une volonté d’ouverture vers l’Autre, sa langue et sa culture, mais définit également une nouvelle pratique dans le domaine de l’édition.

En plus d’être chargé idéologiquement et culturellement, ce titre contient des enjeux esthétiques, éthiques et ethniques qui se croisent dans le processus de son identification. À vrai dire, Malika Mokkedem réussit à attiser la curiosité du lecteur qui conçoit ce roman étiqueté dans une langue étrangère comme un espace postmoderne

d'une rencontre de deux véhicules linguistiques, à savoir l'arabe et le français. Cet état de fait ne peut qu'enrichir le discours littéraire et produire un effet de lecture certain dans la mesure où il implique une démarche originale qui s'articule autour d'une pratique textuelle alliant fiction et réalité. L'intensité du titre innove en la matière et renverse les habitudes de lecture stéréotypées tout en constituant un élément significatif de la dynamique du récit qui conditionne tout l'horizon du roman.

En fait, au niveau textuel, ce vocable apparaît dans la trame narrative comme l'éternel déclencheur qui permet à la narratrice de se souvenir de son nom, de son histoire et de son identité. C'est que la problématique identitaire à laquelle renvoie le roman n'est pas très difficile à saisir. Un indice très concret nous la livre d'emblée : la protagoniste-narratrice, du nom de Nora, se réveille abandonnée sur un bateau rebaptisé "L' Aimée". Victime d'une agression physique dérangeante, elle ne comprend rien à ce qui lui arrive. Blessée au front et perdue au milieu de la Méditerranée, elle est confinée à une solitude rageuse. Un mot griffonné à la hâte signé par un seul mot "Je" accentue son désarroi :

Pas le choix ! Pardonne-moi. J'ai pu les convaincre que tu ne savais rien, obtenir qu'ils te laissent en vie. Quitte ces eaux ! dans le coffre avant : des faux papiers, un fusil ! À bientôt. (Mokkedem, 2001 : 13)

Certes, ce message contient un mystère et enfonce Nora dans la panique à l'idée d'un danger certain qui pourrait l'atteindre. Décontenancée, souffrant d'un état amnésique, elle se rend compte que son processus de récupération nécessite inéluctablement un retour à la mémoire de l'enfance puis, graduellement, une remontée dans le temps susceptible de la mener à la re-découverte de sa personnalité et de son identité. Or, en poussant ses intuitions d'être concerné à pallier l'abstraction soudaine de son existence, elle risque, dans sa traversée du brouillard mémoriel, de pénétrer des univers sombres, hostiles, voire sordides parfois. Car, pendant leur période de convalescence, les amnésiques, *sont sujets à une grande instabilité d'humeur, une irritabilité. Certains se mettent à s'inventer des identités différentes à chaque instant* (Id. : 60).

Poursuivie par des hommes, elle ignore pourquoi des inconnus courent après elle et en veulent à sa vie. Mais ce qui la trouble le plus, c'est d'entendre des voix qu'elle n'arrive pas à déchiffrer. Chacune des voix est présente et très forte. L'impasse, encore, toujours cette même incapacité à saisir des mots qui servent on ne sait plus trop

quelle cause. De plus, elle est déroutée par un handicap inexplicable et insurmontable, celui de ne pas comprendre la force expressive des objets qui l'entourent et qui n'évoquent plus rien de tangible. La confusion l'entraîne, chemin faisant, vers une dérive affective en créant un sentiment d'impuissance et de perte de tous les repères possibles. Son seul attachement à l'ordre habituel des choses demeure sa maîtrise de la langue nourricière qui n'est pas forcément celle de la mère. Celle-ci –elle ne l'a pas oubliée– lui indique que son identité est multiple. En fait, cette identité est hantée d'un bout à l'autre de son histoire par l'existence de sources-miroirs qui la tirent en arrière, en avant, hors d'elle-même et qui, en même temps, la révèlent à elle-même. À vrai dire, Nora avance lentement vers la connaissance, la beauté fugitive, de même qu'une détresse révélatrice. Une voix cherche dans l'errance, l'exploration et le silence des preuves de sa propre vibration.

Ainsi, seule en pleine Méditerranée, elle est ébranlée au plus profond d'elle-même par une évidence qui s'impose comme un élément sécurisant et stable, alors que son univers actuel n'est fait que de manques et de vides. Ignorant d'où elle vient et ne sachant pas quelle direction prendre pour retrouver sa terre natale, elle se laisse guider par la providence. Ce n'est là qu'une simple échappatoire pour atténuer la douleur de la déchirure de ne pas saisir son appartenance identitaire et d'avoir l'étrange sentiment d'être de nulle part :

Elle continue à fixer la carte. Mais si elle devait, si elle pouvait se donner un pays, lequel choisirait-elle ? Un petit rond, tracé au crayon, sur la côte algérienne attire son attention. L'Algérie ? L'Égypte ? Israël ? Elle stoppe là l'énoncé des noms de pays et tressaille. Pourquoi cette question se dérobe-t-elle ? Parce que a priori elle ne suppose, ne supporte jamais de choix ? Elle pense à l'ambiguïté avec laquelle se débrouillent tous ceux qui portent en eux plusieurs terres écartelées. Tous ceux qui vivent entre revendications et ruptures. (Id. : 22)

2. Mer : lieu de l'errance

Dans le trouble et l'angoisse, Nora constate que ses mains savent tout de son bateau et de la navigation. La mer lui paraît familière, chargée de connotations connues et reconnues. Dès lors, l'issue qu'elle entrevoit est d'effectuer une traversée, une sorte d'errance sur la mer pour se retrouver et survivre à un malheur qu'elle ignore. Pour elle, la Méditerranée, qui se suffit à elle-même est grande, fascinante et séduisante. Elle est exploration mais aussi retrouvailles, remontée intime dans la mémoire et le songe, qui procurent à son être une parfaite harmonie ainsi qu'un mouvement

d'ouverture et de renaissance. Cette mer tantôt calme, tantôt agitée, mais qui donne toujours une impression de vie, de couleur, de lumière, de somptuosité lui procure à bon compte satisfaction et réussit à la combler de doux bonheurs et à l'apaiser. *La mer écarte les terres* [précise-t-elle], *englobe le ciel, continue l'errance avec l'indolence de l'insomnie* (Id. : 135). En fait, cette mer ouvre devant elle un véritable délire de sensations. bercée par son immensité, elle sillonne ses espaces enchantés, libérés du temps, recompose toutes leurs sonorités, leurs sensualités, visant dans l'accomplissement de ses voyages une réalisation personnelle de la découverte-retrouvailles. Dans sa navigation, Nora paraît très à l'aise dans cet environnement. Elle nage, écoute de la musique, inscrit dans son livre de bord les différentes étapes de son parcours maritime, mange peu mais boit beaucoup. Elle observe aussi des animaux marins tels le saumon, l'oursin, la méduse et la baleine à qui elle raconte ses déboires. Et comme elle se découvre porteuse d'un talent de dessinatrice de bandes dessinées, elle abandonne ses doigts à la beauté des couleurs et des croquis pour inventer et peindre l'histoire amoureuse d'une méduse et d'un oursin.

Le désir de retrouver sa mémoire et de comprendre, définit de façon particulière les gestes et les actions de Nora qui se présente elle-même comme une femme qui regarde, voit (ou essaie de voir), contemple, veut interpréter, trouver un sens. Et c'est dans la mer qu'elle trouve une amie, un être semblable, presque une projection de son propre Moi. Le vaste horizon à l'infini du regard lui rappelle qu'elle est une nomade sans tribu en perpétuel déplacement à la quête d'une vérité pratique qui visualise son itinéraire intérieur et constitue sa conception existentielle.

Elle sait qu'en nomade des eaux elle aime autant les départs que les arrivées, les fuites que les retours, quand la mer, ses vents et ses lumières ont bercé la peine, quand la Méditerranée tout entière devient un immense cœur qui bat entre les rives de sa sensibilité. (Id. : 184)

La solitude pénètre l'existence de Nora qui se perd dans le silence et dans l'incertitude de ses repères mémoriels. La perspective d'un tel vide la terrifie profondément et la pousse à y chercher un remède. Pour échapper au poids de l'isolement, elle s'ouvre à toutes les sonorités langagières pour trouver une voix / voie qui la console d'une manière ou d'une autre. C'est ainsi qu'au cœur de cette quête, la présence de mots fragmentés donne lieu à un enjeu capital, celui d'un appel lointain de la mémoire oubliée. Malika Mokeddem formule l'explication suivante :

Dans l'écriture de *N'zid* elle a totalement perdu la mémoire et le premier mot qui lui revient

en tête est un terme marin, et immédiatement après c'est *N'zid* et *N'zid* ce n'est pas simplement la traduction... la signification volontariste du mot "je continue". Elle a traversé la mer elle met le bateau quelque part à l'abri. Elle a essuyé une mer très démontée. Elle marche au bord de la mer... sur une corniche et elle arrive au bout de la baie. Elle s'assied pour regarder encore la mer et elle entend un luth. Elle cherche des yeux et elle voit un homme basané, presque noir, qui joue du luth. Elle, elle croit qu'elle n'a pas un type reconnaissable. L'homme n'a peut-être pas reconnu son type. Mais quelque part, il s'arrête de jouer, la regarde et lui dit : *N'zid*. Le fait qu'il s'adresse à elle en arabe, c'est dire qu'il la reconnaît, alors qu'elle n'arrêta pas de traverser la mer sans jamais arriver au bout de quoi que ce soit et qu'elle a perdu sa mère très tôt. Donc cet homme l'accueille et la reconnaît, elle fond et la mer se transforme en elle, pour elle, en luth... même dans son amnésie elle va entendre le luth qui lui demande : *N'zid, N'zid*. (Mokkedem, à paraître)

Dans l'espace textuel du roman, ce vocable s'impose de façon intense, incessante, opérant une puissante réminiscence. Sa visée explicite et constante est liée à la sonorité musicale du luth qui revêt éminemment un pouvoir de reconstitution d'une culture spécifique. Dès lors, une volonté de se saisir du sens de ce mot s'empare d'elle tout au long de son errance identitaire. Aussi, la charge émotionnelle des notes musicales apparaît-elle comme particulièrement lourde de sens et rend-elle compte de l'état de gestion de Nora. Celle-ci, considérant cette évidence comme l'énoncé d'une expressive singularité, détermine d'emblée une étape pertinente au questionnement entourant la dérive dramatique de son être. Elle déclenche le processus de quête de son identification personnelle, processus dans lequel l'étrangeté du vocable "N'zid" s'inscrit comme la clef de voûte :

Les roulades du luth reprennent, vibrant dans le bateau, le transforment en luth plaqué sur le ventre de la mer. Il joue sur ses fibres et tourmente son sang. Le ballonnement de sa tête s'accroît avec l'effort de concentration, couvre tous les sons. Elle se crispe, prie :

- Zid ! Zid ! Zid ! Continue ! Continue ! Continue !

Mais le luth s'est tu. Elle balbutie :

- N'zid ? C'était qui ? (Mokkedem, 2001 : 30)

3. Langue et identité arabe

Il importe de noter que l'énonciation du désir de se retrouver avec elle-même condense dans le récit une mise en scène de l'inconscient de Nora qui se manifeste par l'arrivée soudaine de fragments-termes provenant de la langue arabe. Même si la non-saisie de leur sens réel engendre des frustrations, il n'en demeure pas moins vrai que leur présence révèle pour la narratrice une articulation identitaire qui ne tardera pas à se manifester. Sa mémoire est engagée dans un travail de déchiffrement qui vise à trouver dans le passé plus ou moins éloigné ce dont elle a besoin pour pénétrer le

mystère de son existence. Cela dit, elle se laisse envahir par ces différentes voix porteuses d'une grande promesse et d'une forte agitation :

Exténuée, elle s'allonge sur le côté en tenant son tableau à deux mains comme un livre ouvert. Le visage s'anime et lui parle. D'autre voix murmurent à son oreille: "N'zid ?", "Ghoula, Ghoula, Ghoula... Hagitec-magitec !" Elle sourit dans son sommeil. Draps froissés et corps maculés de peinture, elle a l'air d'un arlequin sous l'hypnose d'une farce muette. (Id. : 55)

Dans son périple, Nora visite plusieurs ports maritimes : la Sicile, Vulcano, l'île d'Ustica, Bonifacio / Corse, Cadaquès / Catalogne. Ces escales lui permettent de se ressourcer matériellement et physiquement. Elle s'approvisionne en éléments nécessaires à sa subsistance et visite un médecin pour soigner son hématome et ses pertes de mémoire. Comme le médecin constate qu'elle n'a pas une véritable amnésie et comme les faux papiers trouvés dans la cabine de son voilier portant le nom et le prénom de Myriam Dors *ne lui disent rien* (Id. : 15), elle invente plusieurs familles *de Grèce, de France, de Tunisie* (Id. : 56), fabulant sur ses propres origines au gré des rencontres et des circonstances jusqu'à sa guérison totale. En face d'un commerçant, elle se donne le nom d'Eva Poulos et s'émerveille de la richesse de son identité plurielle :

Je suis Eva... Eva Poulos. Eva Poulos ! Mes parents étaient grecs... Étaient ? Père copte, mère juive. Je suis née à Paris. Une Franco-gréco-judéo-chrétiéno-arabo-athée pur jus. Eva Poulos. (Id. : 64)

Lors de sa première discussion avec Loïc, un navigateur aventurier qu'elle va rencontrer à plusieurs reprises durant son errance, elle se présente comme une peintre libanaise prise dans la tourmente de la guerre civile du Liban. Elle nourrit sa curiosité en adoptant un accent purement libanais et en lui décrivant avec force détails l'horreur de la tragédie humaine qui sévit dans un Beyrouth saccagé. À cette occasion, elle se réfugie dans l'emprunt d'un nom venu de son patrimoine maternel :

- Je peux connaître votre nom ?...

- Ghoula. Un surnom d'enfance. En arabe, ça signifie "ogresse". Je l'ai d'abord adopté pour la peinture, puis il a remplacé mes nom et prénom. J'aime bien les ogres et les démons. Et Vous ? (Id. : 49)

Le recours à un tel nom revêt un caractère symbolique puisque, en l'absence de tout repère identitaire, Nora n'hésite pas à placer en avant un surnom qui lui vient de son enfance. Ce nom qui lui a été attribué par Zana, sa mère adoptive, constitue en quelque sorte un retour sur elle-même et sur son identité perdue. Dans un article

intitulé "N'zid ou la mémoire cutanée de Malika Mokkeddem", Robert Elbaz donne une explication intéressante de la signification de ce nom :

On pourrait dire que "Ghoula", c'est l'ogresse qui avale tout, les noms, les identités, les passés et les mémoires, en l'absence de toute assise ; c'est l'être qui tend à la consommation perpétuelle de sa mémoire, cette mémoire qui se dévide et devient oublié. L'ogresse n'a véritablement pas de passé ; elle ne vit que dans l'attente ; elle tend toujours vers le futur, vers d'autres horizons et d'autres consommations. Elle ne se retrouve que dans les corps et les identités que le futur lui prépare à consommer. Mais le ressourcement de l'ogresse, ne l'oublions pas, dépend de son dévidement. Il faut se dévider pour garder l'appétit des autres rencontres et épousailles. L'ogresse est, par excellence, l'être des épousailles, qui combine simultanément le remplissage et la vidange. (Elbaz, à paraître)

Toujours est-il que dans son mal d'être à la quête indéterminée de sa vraie identité et dans son incapacité de sortir du néant qui la happe, elle retourne constamment à sa véritable patrie : la mer. Cependant, elle adopte une attitude totalement différente des saumons dans le sens où ces poissons se prêtent à la mort une fois qu'ils ont regagné l'espace originel qui les a vus naître. Sa certitude de naître et de vivre est liée à l'attachement à son point d'ancrage présent qui constitue une donnée consolatrice dans le parcours de sa vie :

Elle retourne à la mer. Pas pour mourir comme les saumons lorsqu'ils retrouvent enfin leur source de naissance. Pour voir, boire tous ses bleus, rêver ses garrigues, dissoudre les frontières, couvrir les lézardes des pierres et entendre l'oiseau, la feuille et le poète dans le murmure de l'eau. (Mokkeddem, 2001 : 193)

Cet état de fait consolide sans doute sa raison d'être en tant que nomade animée, sur le chemin de la découverte, par une ivresse, *tendue entre joie et douleur, entre deux aspirations divergentes : la disparition et la renaissance* (Id. : 184). C'est dans cette perspective que le titre du roman revêt une importance capitale. Ce dernier, marqué par une connotation arabe, pointe dans la même direction avancée par Nora, déterminée à continuer la recherche du soi profond, pour exister et manifester l'être dans un processus de naissance, voire de reconnaissance :

Sa main reste en suspens. Ces paroles ont éclaté dans sa bouche comme des bulles sans que son esprit en saisisse la signification. Elle hausse les épaules avant de se pencher de nouveau sur le blanc du papier :
"Zid ! Zid ! continue ! Continue !" (Id. : 31)

Ainsi, son projet d'une quête identitaire va de la métamorphose à la métaphore. Il suffit de voir les explications fournies dans l'espace textuel du roman pour comprendre l'évocation symbolique de ce terme :

"N'Zid ?" : "Je continue ?", et aussi : "Je nais." Elle aime la sonorité de ce mot, n'zid. Elle aime l'ambivalence qui l'inscrit entre commencement et poursuite. Elle aime cette dissonance, essence même de son identité. N'Zid, elle aime la voix qui la reconnaît de cette langue, elle qui croyait que son physique n'était de nulle part. "N'zid." Elle fond. Éperdue de gratitude, elle acquiesce d'un signe de la tête. Elle voit le visage de Jamil. Elle voit son corps courbé par l'étreinte du luth vibrant à sa plainte. Il joue au bord de la mer comme dans son désert. Il joue le regard loin mais ses yeux ne semblent rien voir. Il a seulement besoin de cet espace pour respirer. Une étendue nécessaire aux variations de son luth aussi. (Id. : 160-161)

Répété à maintes reprises dans la trame narrative, ce terme est bien soutenu et entend fixer les lieux secrets du passé lointain de Nora. Lié à des gammes errantes, appels d'un luth que manie admirablement bien Jamil, son amoureux algérien, N'zid hante sa tête tout au long de sa traversée de la Méditerranée. Il reflète le tumulte de son cœur et de ses limites mentales dont elle a conscience. Il exprime son attachement à sa terre natale et devient une vérité percutante qui dépasse toute réalité :

La brise s'accélère dans le détroit et la prend. Un souffle dans lequel tournoient des notes de luth. Elle se concentre, écoute.

Les notes tombent en elle comme des pierres dans l'eau. La ronde de leurs ondes électrise sa peau :

- N'zid ?

- Zid ! (Id. : 66)

4. Le poids de la mémoire

Il convient de préciser que, dans la pureté de sa solitude, les notes musicales prennent une dimension magique qui berce son état d'âme, épanche ses sentiments et nourrit ses rêves. Cette voix salvatrice, protectrice, complice qui s'impose à son cheminement intérieur, inscrit l'ordre de renouvellement et de dépassement comme une nécessité existentielle. Ainsi la présence de ce vocable qui est aussi le titre générique d'un album dans lequel Jamil a regroupé des compositions de jeunesse et que Nora voudrait attribuer à une série de ses peintures est porteuse de significations multiples : lieu de mémoire, de découverte, d'agitation sentimentale et de renaissance. De telle sorte qu'il prend l'apparence d'un ancrage solide qui vient atténuer son angoisse et réussit à calmer son esprit agité en proie à l'incertitude et à la déchirure :

Elle danse à la plainte d'un luth. La mer lutte contre le désert qui s'avance. Le corps à corps du sable et de l'eau finit par pétrifier la houle :

-N'zid ?

Une voix d'homme vient des dunes :

-Zid ! Zid ! Continue ! Continue ! Continue ! Hagitec-magitec, raconte-moi le désert, implore la méduse. (Id. : 98)

C'est Loïc, menant une enquête à la manière policière, qui élucide le mystère entourant l'identité de Nora. Grâce à lui, celle-ci se découvre à elle-même et apprend que son nom est Nora Carson :

- Nora, oui ! Je me souviens... C'était le prénom de la femme de James Joyce. Elle était originaire de Galway, comme mon père. Je suis sûre qu'il n'a jamais lu Joyce. Mais il était furieusement, douloureusement Irlandais. En arabe, Nora signifie "lumière", quelle fumisterie ! (Id. : 111)

Toutefois, c'est son coup de téléphone à Zana, sa mère adoptive, qui la place sur l'orbite du temps, éclairant ses interrogations par des éléments autobiographiques très déterminants. En effet, cette femme de harki arrachée à son pays natal au lendemain de son indépendance, lui révèle la complexité de ses origines. Sa mère qui était algérienne, s'est mariée avec Samuel Carson, un homme du Nord originaire de Galway, qui *était furieusement et douloureusement Irlandais* (Ibid.). Ses parents, rapprochés par les guerres et les exils, ont vécu une grande passion amoureuse, saisissant le bonheur conjugal dans son éclat immédiat en évitant de songer à cette part d'ombre qui planait sur leur relation. Aussi, en attribuant à leur fille unique le prénom Nora qui signifie en arabe "lumière", accomplissent-ils en réalité une volonté de cheminer ensemble dans la béatitude et dans l'émerveillement de leurs êtres respectifs. Dans un déclic mémoriel, Nora évoque en ces termes la nature exceptionnelle de l'union de ses parents :

- Ma mère était algérienne. Quand je suis née, ils ont essayé de trouver un prénom qui convienne à tous. Il paraît que la recherche a été très longue, cause de disputes homériques. Bien sûr, la concorde sur un mot n'a pas empêché le reste. Je n'ai jamais compris comment ces deux-là avaient pu vivre ensemble. Les guerres et les exils provoquent parfois de ces passions... Il venait des brumes et des pluies du Nord, de la langue gaélique. Elle arrivait du Sud, du soleil et de l'arabe. Ils fracassaient ensemble le français. Il était grand et roux, elle flutte et brune. Ils se sont jetés l'un sur l'autre comme des affamés. Enfant, je les ai toujours vus l'un contre l'autre. Ils s'aimaient et se déchiraient avec la même violence... (Ibid.)

5. Identité multiple

En plus de ces deux identités qui composent la personnalité de Nora, une autre s'ajoute issue de son lieu d'adoption : la France. Elle se trouve alors détentricesse de différentes cultures et de langues qui se juxtaposent et se mêlent en elle, donnant lieu à des tiraillements intenses. Parlant de cette confusion et de cette ambiguïté qui règnent

en elle, Nora précise : *L'Irlande, l'Algérie et la France... Trop de terres pour un corps qui n'existait que dans le dessin. Une page me suffisait* (Id. : 113). Par-delà cette prise de conscience sur l'hybridité aiguë de son identité, la reprise de contact avec Zana lui permet également de procéder à une reconstitution de sa destinée tragique. Malgré la grandeur de leur amour, la rupture de ses parents apparaît, sur le mode symboliste, comme un lieu de déchirure et de souffrance. Sa mère Aïcha retourne en Algérie où elle est sévèrement reçue. Considérée comme sujet de honte et d'atteinte à la morale religieuse, elle subit la pire des tortures, à savoir l'enfermement jusqu'à la folie. Mais avant de rendre le dernier souffle à l'âge de trente-cinq ans, elle prononce à haute voix les prénoms de sa fille et de son conjoint. Cet appel marque un défi grandiose à l'injustice humaine, à l'intolérance et au pouvoir des intégristes islamistes. Quant à son père Samuël, inconsolable du sort qui a frappé l'amour de sa vie, il meurt dans un accident de voiture. Cependant, l'évocation de la tragédie qui a frappé sa mère s'avère très douloureuse, voire déchirante, et révèle qu'elle est loin d'avoir quitté les entrailles de sa génitrice :

- Ma mère était repartie en Algérie. Nous ne l'avons plus revue... La prononciation de ce nom, l'Algérie, la laisse sans voix. Loïc murmure en hochant la tête :
- J'aurais dû me douter qu'il y avait une histoire de mère derrière ça. Il y a toujours une histoire de mère dans les têtes cabossées. (Id. : 112)

Dans le cheminement identitaire de Nora cette épreuve prend un pouvoir subjectif, effectuant ainsi une avancée progressive dans la compréhension de son attachement à la mer. À vrai dire, cette dernière, dans ses tempêtes comme dans ses apaisements, est assimilée au double visage maternel. Non seulement la mer accueille Nora en lui offrant l'infini, l'illimité et l'ouverture, mais elle l'éloigne aussi de sa génitrice dont l'image principale est associée à l'absence, à l'abandon et au départ définitif.

C'est Zana qui permet à Nora de dépasser son rapport problématique avec sa mère. Ses paroles douces la consolent de son absence absolue et lui apportent une vision modificatrice de son être. Elles l'aident à saisir le sens de ces mots fragmentés qui se bouscuaient dans sa tête. Et surtout, elles la ramènent au sanctuaire de son enfance avec toute l'énergie des lieux de souvenance et de ressourcement :

"Hagitec-magitec !" ... Zana, tu prononces toujours cette formule avant les contes d'Algérie. Des histoires de Djaha, de Targou, de Ghoul et de Goula. Moi, je dis "Hagie-magie". Ça te fait rire... "Hagitec-magitec", maintenant, je me souviens de leur signification: Je te conte

sans te venir ? Je te donne mon conte sans me livrer? Tu vas avoir mon conte, mais tu ne m'auras pas ? Quelque chose de ce goût-là !" (Id. : 102-103)

L'échange avec sa mère adoptive permet à Nora de prendre conscience de l'originalité de son univers maternel. Cette conscience débouche sur une mutation novatrice, révélatrice et constructive. En fait, ces mots et expressions venus du terroir fournissent l'illustration la plus éloquente, voire la plus convaincante que Nora appartient à une entité culturelle et ethnique bien spécifique. Pour elle, saisir la résonance intime de la langue parlée de Zana telle que Barka : "suffit", "ça suffit", Ghoula : "ogresse", Mahboula : "Foule", Aller à Tataouin : "aller au bout du monde, à perpète", Elhamdoulillah : "Allah soit loué", Boussa : "bise", "bisou", Aïcha : "vivante", Zoufris : "ouvriers" (prononciation maghrébine du mot français), Hbibti ntaï : "ma chérie à moi" et Mesquina : "pauvre" lui permet la quête d'un désir maternel inaltéré, échappant à la sanction d'un tiers (paternel). C'est une recherche d'un profond désir de reconstruction identitaire dont la mère serait le porte-parole essentiel et dont l'incorporation dans l'espace de son récit déterminerait la matrice fondamentale. Il est significatif de noter que dans ce lieu de liberté sur lequel Nora erre en quête d'absolu ou d'oubli, elle parvient à transcender la douleur de la séparation avec le lieu originel. L'Algérie dont la maternité est une déchirure profonde est celle qui pousse à un détachement total. Son éloignement d'une terre natale souillée et meurtrie qui dérange et paralyse est ressentie comme une renaissance et non comme une mort. En fait, le mot arabe *aïne* qui lui revient à la mémoire veut dire l'œil et la source constitue le seul aboutissement pour elle, pour être elle-même, face à la libération de son être. *Aïne, hagitec-magetic*, [précise-t-elle] *les yeux qui se détournent, les sources qui se tarissent enterrent et la mémoire et l'imagination* (Id. : 171). Sa rupture est à la fois une fin et un recommencement dans le sens où cette Algérie, cette mère qu'il faut tuer au plus tôt, faire disparaître définitivement, s'impose comme une tentative très propice et bénéfique pour sortir du syndrome algérien. C'est d'ailleurs ce qu'elle précise à la fin de son parcours initiatique indiquant clairement qu'elle ne se sent pas prête à revenir à ce pays qui l'habite, qui vibre en elle en affirmant un sentiment de certitude que le temps n'est pas encore approprié pour se lancer dans un tel projet : *Pas tout de suite. Les tombes peuvent attendre. J'ai une autre mer à traverser. [...] Je me rendrai au désert lorsque le silence sera revenu là* (Id. : 214), dit-elle. Sa démarche est illimitée et ne ressemble en rien à un acte de forcené, mais bien plus à un choix personnel de

vouloir quitter les espaces de la Méditerranée pour explorer les mers du Nord et plus précisément le Gulf Stream, à Galway, dont son père est originaire.

6. À la recherche du pays perdu

Vers la fin du roman, la mémoire revient graduellement et s'active au gré des découvertes de Nora. Ce qui l'aide à comprendre le motif de sa présence solitaire sur un bateau, alors qu'elle a une profonde blessure au visage. Fuyant des hommes qui poursuivent, elle est allée à la rencontre de son passé, de sa douleur et de sa déchirure. Et c'est là qu'intervient la tragédie qui frappe son pays à travers le meurtre perpétré envers Jamil et Jean Rolland :

Le musicien algérien Jamil a été assassiné jeudi en fin d'après-midi dans une maison sur la côte près d'Oran en compagnie du Français Jean Rolland, disparu en Algérie depuis une semaine. Il semble que le musicien se rendait à un rendez-vous fixé par son ami français lorsque sa voiture a été prise en filature sur la corniche oranaise. La police algérienne... (Id. : 213)

Ce double crime précipite l'éloignement et la fuite de Nora d'une Algérie massacrée qui vit dans la peur et dans la terreur quotidiennes. Pour elle, l'autre bout de la mer demeure, malheureusement encore, le lieu de toutes les haines possibles. Son pays s'éloigne davantage d'elle, plongé dans la confusion et dans le chaos, subissant les ravages d'une terrible et cruelle guerre sans nom. C'est pourquoi elle avance une évidence qui prend l'apparence d'une décision grave affirmée comme un geste de colère, de refus et de désespoir. Elle se détache et se distance d'un pays à la dérive où il est inutile de chercher l'erreur puisque *tout est truqué à l'origine, surtout l'origine* (Id. : 206), remettant en question la validité d'une identité singulière et exclusive, ancrée dans l'appartenance à une communauté bien spécifique. Au point même que la transformation qui s'opère en elle se présente comme le lieu effectif de la séparation et du rejet de tout ce qui pourrait entraver sa quête de liberté et d'épanouissement personnel. Sa première prise de conscience d'une forme d'autonomie lui dévoile sa propre identité et la réconcilie avec son existence troublée. Sachant qu'elle ne peut pas être *de nulle part impunément* (Id. : 64) et qu'elle doit assumer son choix, elle décide d'inverser complètement ses propriétés. De ce fait, elle s'affiche comme *un être de frontière* (Id. : 161) qui refuse catégoriquement l'appartenance à un territoire précis en privilégiant un état de marginalité qui façonne son individualité :

Elle, elle traverse les juxtapositions d'espaces et de langage, de moments de densité, de tonalité différentes pour se tenir toujours dans la marge. La marge métamorphose les êtres en vigiles. (Id. : 173)

Fait intéressant et significatif, l'identité éclatée de Nora épouse les contours d'une prise de conscience de l'acceptation de son exil, de son identité plurielle et d'une forme de distanciation par rapport à la tragédie de son pays qui avait, depuis longtemps, miné son être. Cependant, comme personne n'est en mesure de lui dire où trouver son nomade, ni le bord du désert, sa seule voie de survie consiste à aller plus loin dans la quête de son existence pour atteindre une parfaite possession de son être : *Zid ! Zid ! Zid ! Continue ! Continue ! Continue !* (Id. : 180), acclame-t-elle comme si la tension entre l'immédiateté de son expérience réelle et la manifestation d'une réconciliation avec elle-même conditionnaient son errance perpétuelle. Confrontée aux problèmes qui ont surgi inévitablement lors de sa tentative de renouer un fil interrompu sur son passé et sur son identité, seul ce procédé qui affiche une volonté de continuation est susceptible de lui assurer une ouverture, voire une découverte insaisissable. C'est dans cette perspective que "N'zid" qui est aussi une expression algérienne de détermination constitue dans le contexte romanesque de Malika Mokkedem une affirmation manifeste de l'engagement littéraire de l'écrivaine et un renouvellement de son être en pleine évolution. C'est une voix / voie de la mémoire qui la ramène à sa vérité personnelle, voire réelle, lui permettant d'inventer une seconde manière d'invoquer son Algérie contemporaine. Empruntant la voix de Jamil, ne se rend-elle pas à l'évidence qu'elle peut tenter de s'éloigner de son pays natal mais que ce dernier, dont la présence demeure évidente et constante, continue de vibrer au fond d'elle :

Jamil a beau soutenir que le pays d'un artiste c'est sa musique. Il a beau dire que le pays de naissance n'est que ça, une naissance, qu'ensuite il y a la vie. Il a beau développer le leitmotiv de son maître: "Zid !", déployer après l'expulsion de la naissance, toutes les ruptures qui perpétuent l'identité et la vie, il ne peut empêcher sa voix de prendre ce roulement tumultueux. Comme si le désert reprenait soudain ses droits sur l'un de ses instruments de mémoire qu'est cette voix et que ses mots hantés revenaient en nuées en tourmenter les cordes vocales. (Id. : 206)

Conclusion

Ce sixième roman de Malika Mokkedem est important pour différentes raisons. D'abord parce qu'il constitue dans le contexte socio-politique algérien actuel une distanciation manifeste par rapport à la tragédie qui a rongé ce pays et qui a dominé la

majorité de la production romanesque de ces dernières années. Ensuite, parce qu'il est considéré comme un passage vers une nouvelle dimension de l'écriture où la mer remplace le désert et où l'errance constitue le développement de la trame narrative vers une valorisation de l'être féminin. Enfin, la présence de la langue maternelle dans un texte rédigé dans la langue de l'Autre est intimement liée au discours identitaire. Elle semble justifier la croyance en une saisie plus radicale des événements refoulés du passé. Cette langue maternelle est pour l'écrivaine un dérivé affectif qui accompagne la levée d'un refoulement primaire. Ainsi le corps maternel apparaît dans *N'zid* comme la matrice de l'écrit, et la langue maternelle peut à elle seule autoriser l'énonciation et la restauration de la quête identitaire.

Références bibliographiques

- ELBAZ, Robert (à paraître) "*N'zid* ou la mémoire cutanée de Malika Mokeddem", N. Redouane, R. ElBaz et Y. Bénayoun-Szmidt, *Malika Mokeddem*, Paris, L'Harmattan.
- MOKKEDEM, Malika (2001) *N'zid*, Paris, Le Seuil.
- MOKKEDEM, Malika (Entretien avec), (à paraître) "Genèse d'une œuvre", N. Redouane, R. ElBaz et Y. Bénayoun-Szmidt, *Malika Mokeddem*, Paris, L'Harmattan,.